

CADRE PRATIQUE DE LA RECHERCHE

Dans cette deuxième partie, nous allons traiter l'historique de l'ethnie Sakalava Anjoaty, donné son origine, ses significations et la description du nom de la ville. Etant une ethnie peu connue pour tous, Sakalava Anjoaty possède des cultures très spécifiques non similaires à des autres ethnies existantes dans la Grande Ile et la plus connue est le fameux "Jôro vangy tany manintsy". Signalons tout de même que cette seconde partie comporte les travaux pratiques de notre étude.

Chapitre VI : Historique de Sakalava Anjoaty

- Tradition orale

Selon le Mpijôro¹⁶, leurs ancêtres passèrent par *Mijomby* (Mer Rouge) et débarquèrent à Ampasindava dans la région d'Ambilobe, zone des Antakarana. Pendant leur voyage, ils ont rencontré des longs périple et au cours de ces voyages, des cataclysmes naturels (tempêtes, ouragans, cyclones,...) sont devant eux. N'auront aucun espoir s'ils vont être morts ou vifs, naufragée ou non, ils se sont mis d'accord pour alléger leur bateau en jetant tous les objets lourds dans le bateau à la mer. Pourtant, cette tentative était en vain, ils décidèrent dans des choix le plus difficile de jeter les plus vieux et les enfants dans la mer. Les *Makoa*¹⁷ qui sont les esclaves des *Anjoany* ont jeté les leur dans la mer tandis que les *Anjoany* qui sont les maîtres ont préféré cacher les leur. Après, le temps fut beau, la mer se calmait et au bout de quelques jours dans la mer encore en continuant leur voyage, les Makoa ont douté que leur maîtres n'ont pas jeté leurs enfants mais en tant qu'esclave, ils ne disent rien. Mais une fois arrivé à Vohémar sur la terre ferme qu'ils aimaient tant tous s'installer, les Makoa avec l'un de leur chaman qui est redouté de son pouvoir, ont convaincu leur maître (par des menaces disent-ils, un menace du genre à maudire à jamais les descendants de son maître) et enfin, ils ont eu le droit de choisir leur propre terrain et du coup, ils s'installèrent dans la partie nord de 30km de la ville et puisqu'ils aiment la pêche, ils s'installèrent au bord de la mer. Mais avant de gagner Vohémar, ils ont été trouvés dans la région d'Ambilobe là où se trouvent les Antakarana et le roi de cette tribu leur assigna la Babaomby au Cap d'Ambre, l'extrême nord de l'île, pour leur refuge. Ce fut seulement leur Chef qui s'installa dans ce lieu avec quelques hommes et femmes qui ne sont pas les membres de sa famille mais de ses serviteurs. Ses

¹⁶ Mpijôro, c'est celui qui possède des connaissances suprêmes sur la tradition. Il est le chef naturel de la tradition et le plus haut gardien du sacré.

¹⁷ Makoa est le nom d'ethnie qui par la suite est le Mpiloha-teny du Sakalava Anjoaty. Ce Mpiloha-teny a quasiment la même signification que celle du Ziva mais leur sens le plus profond et la manière dont ceux-ci apparaissent semble différent et possède de multiple nuance.

compatriotes ne s'y plaisant pas de continuer leur voyage pour débarquer à Vohémar où le nombre des réfugiés s'installa tels : les deux femmes et les quatre hommes avec leur esclaves. Quant au groupe restant de l'équipage, il continua le voyage vers le Sud pour débarquer et se fixer définitivement à Matitanana (Manakara) qui a formé les ancêtres des *Antemoro*.

A Vohémar ces nouveaux venus se livrèrent à la pêche et l'extraction de l'huile de coco pour leur subsistance, et choisissent l'endroit où ils vont faire des prières et des lieux pour leurs tombeaux.

Bref, Anjoaty est la forme actuelle du mot qui sert à désigner une autre contingente d'immigrants islamiques qui se sont fixés à Vohémar. Il a aussi pour sens d'Andafy ou outre-mer ; ses ancêtres étaient rescapés d'une île appelée « Mijoa » située en Arabie et dévastée par la tempête à une époque qu'on ne peut pas déterminer approximativement. Ces co-originaires d'autres régions (Sakalava Boina, Sakalava Melaky, Antemoro,...) viennent souvent en pèlerinage à Ambavan'Iharana qui est la pointe nord de la plaine de Vohémar qui recèle les nécropoles d'Anjoaty ; c'est ainsi que Vohémar est devenu la capitale de ce groupe.

- *Les premiers habitants de Vohémar*

Selon la tradition recueillie sur place, les premiers habitants occupant le comté furent les *Antavaratra* et des *Antiharana* (*anta* : originaire ; *avaratra* : nord ou nordistes et *harana* : rocher ou les habitants des rochers). Des arabes, sans autre précision y pratiquaient le commerce. La ville de Vohémar prit naissance aux quartiers d'Andrononana (litt. Pour-descendre) et Antsorolova sis au pied du contrefort qui limite la plaine Sud. Le Nord de la ville tout couvert de buissons de dara (ou *phœnix reclinata*, aux fruits comestibles) fut alors appelé Andronovaka et des mangroves. Des vestiges de cette végétation se trouvent encore en place dans la ville. L'extension de la ville vers la plaine, par la suite, amène à la découverte de nécropoles avec mobilier auquel l'ignorance de la population n'attacha aucune importance. La tradition se contente de transmettre que les squelettes qu'on y voit avaient été ceux des personnes de petite taille. Leur disposition spéciale et méthodique dans les nécropoles leur fait attribuer une origine non aborigène. Ils doivent être ceux de « *mpihavy* » connu sous le nom de *Rasikajy*.

C'est à la suite d'un creusement des canaux dirigé par Maurien, fonctionnaire français, receveur des PTT de Vohémar qu'une fouille rationnelle a été entreprise par

Gaudebout et Vernier en 1941. Voici ce qu'écrit P. Vérin¹⁸ (Chef de Département d'Archéologue à la Faculté des Lettres de Madagascar) notamment au sujet d'une nécropole découverte au Nord-est de la ville qu'il a qualifiée en mobile funéraire comprenant en particulier des poteries chinoises et islamiques. A cet égard, ils ont tiré une déduction qu' « aucune des pièces étudiées n'est antérieure au XIV^{ème} siècle, s'il existait un autre site plus ancien à Vohémar, ses occupants n'étaient pas ceux qui ont été retrouvés dans les fouilles en 1941. Et on désigne habituellement sous le nom d'Antalaotra, les anciens habitants des comptoirs du Nord-Ouest et de Rasikajy ceux de Vohémar. Les Rasikajy étaient sincèrement islamisés puisqu'on les a retrouvés couchés la tête à l'Est, les yeux tournés vers le Nord dans l'attente du coup de trompette du jugement dernier. » Mais à leur dépouilles étaient associées leurs objets précieux, bijoux, poteries, ustensiles, armes, coutumes malgache très différentes des normes d'inhumation authentiquement musulmane. Les marmites tripodes et autres ustensiles finies au tour ont été taillées dans du chloritoschiste. Les Rasikajy de Vohémar se mélangèrent aux habitants du Nord et beaucoup de leur descendants figurent parmi les Anjoaty actuels, mais d'autres émigrèrent vers le Sud.

En ce qui concerne, les rasikajy, leur descendant se trouve actuellement dans la partie Nord-est de Vohémar, plus précisément dans la commune rurale de Sahaka, là où les principales activités sont la pêche. Il ne semble pas avoir de relation avec le mot sikajy, nom de monnaie division malgache. Ce mot peut aussi être rattaché à la locution dialectique locale « tsy kajo » (infatigable), préfixée de l'article personnel malgache Ra-. Cette version est d'autant plus évidente et vraisemblable que l'art de tailler des ustensiles dans du chloritoschiste exigeait beaucoup de patience, de soins, de répétitions surtout à une époque où les outils étaient encore rudimentaires. Le chloritoschiste est connu à Vohémar sous le nom de vaton-dRasikajy. Il vient du deux mots arabes : « Rais » qui veut dire « savant » et « Hadj » qui a pour sens « saint ». Ces sont des juifs nomades. Ni les vohémariens, ni les descendants de Rasikajy n'ont pas continué cet art qui, avec les outils modernes, se réaliserait avec plus de facilité. Il est aussi à signaler par ailleurs que dans la liste généalogique des Bezanozano¹⁹, les Rasikajy figurent en bonne place dans la catégorie des castes nobles.

¹⁸ In *Esquisse monographique de Vohémar*, Bulletin de Madagascar n°288, 1970, p.383-398 par Clovis RALAIVOLA

¹⁹ Note sur les Bezanozano par Jean Louis Ndemahaso. Bulletin de Madagascar n°275, Avril 1969

- *Qui sont ces Anjoaty et d'où viennent-ils?*

L'appellation des Anjoaty est autrefois des Onjatsy ou Ona Zatra ou encore Olo Zatra (littéralement : personnes accoutumées ou étrangers assimilés). Ces sont des pêcheurs provenant de Hadzaz (village situé au bord de la Mer Rouge), les Onjatsy ou les Anjoaty sont des arabes blancs. Selon, le Mpijôro, les Onjatsy de la partie Sud-est de Madagascar sont les descendants des Onjatsy du Nord. Si les Rasikajy étaient reconnus habiles artisans, la tradition attribue aux Onjatsy le pouvoir de faire des miracles grâce à leur sainteté. En somme, les Rasikajy (Rais et Hadj) et les Anjoaty sont des ismaélites descendants d'Ibrahim et sa femme égyptienne Hagara qui est la mère d'Ismaël. Ils sont donc des juifs et les descendants d'Ismaël. Mais au cours de leurs longs voyages, de Djoati à Muzombi (île de la mer rouge), de Mû à Nubiana, Soudan, Ethiopie, Kenya, Somalie, Tanzanie, Mozambique et dans les îles de Socotra, de Zanzibar et Comores jusqu'ici à Madagascar, il est donc fort évident qu'au cours de ce voyage, ils ont embrassé diverses et différentes population et cultures. Et les leurs soit s'amplifient soit diminuent.

- *La genèse du mot Iharana*

En malgache, on appelle cette ville « Iharana » et en français on dit « Vohémar ». S'agissant de la première notion qu'est *Iharana*, cela n'a rien à voir avec la morphosyntaxe de Hevitry Ara-Drafitra (ou HAD dans le fitsipi-pitenena malagasy) de Iharana ou l'objet. Iharana en question ici a pour sens de "roche". Cette ville a été nommée par les européens qui vécurent autrefois dans cette ville comme Iharam-bazaha (aux-rochers-des-blancs) et sa forme naturelle de port a été nommée par eux encore comme étant « le Tsirang-bazaha » ou dans le langage vernaculaire Tsiragnam-bazaha ou littéralement c'est le port-des-blancs ou des européens. Les habitants de Vohémar maintiennent encore le nom d'Iharana pour désigner la partie de la plaine pointant vers la mer et Ambavan'Iharana, qui est le lieu où se trouve leur tombeaux ancestrales, l'entrée du chenal qui conduit au port. Iharana est également le nom que leur ascendant juif ou leur ancêtre ismaélite ait donné dans la mémoire de « Harana », la ville d'Ibrahim en Mésopotamie, dans le même cas qu'ils ont aussi donné nom à Nosy Boraha ou Nosy Ibrahim à Sainte Marie. Et il est devenu Iharana car les malgaches utilisent souvent le circonstanciel de lieu (mpanondro toerana) « i- » pour désigner ou pour montrer une ville ou un objet. Quant à cet autre nom de ville qu'est le Vohémar, par la tradition orale encore une fois, il paraît que ce nom vient du fait par un islam ou un musulman qui se nomme Omar. Un homme très généreux et aimé par tous par son bon cœur et par son esprit samaritain. Et en guise de ses qualités, les habitants de la ville lui a conféré le plein pouvoir pour être parmi le

leur et ils le donnèrent la moitié de la ville. Ainsi, au lieu d'Iharana c'est « Vohitra nomena an'i Omar » mais les vazaha durant cette ère ont du mal à le prononcer correctement et ils ont dit Vohitr'i Omar et peu à après et ce avec beaucoup plus de diminutif cela devient Vohémar. Pendant, son passage dans la région, Radama²⁰ 1^{er} a donné aussi une autre appellation de cette ville. Puisque, au cours de leur expédition, Vohémar est la seule ville avec sa population qui a su bien accueilli le roi, elle n'a montré aucun signe de protestation ou l'envie de résister aux arrivées de ce roi à l'aide de bataille. Au contraire, elle l'accueillie avec des chants et des danses. L'accueil est chaleureux. Du coup, ému et surpris, le roi a dit : « Ity no Vohitra Marina indrindra » (littéralement : voici-un-très-vrai-village). Et ces sont toujours les vazaha qui corrompent cette appellation, et ils ont à leur tour, au lieu de dire Vohitra Marina, ils ont dit « Vohimarina ». D'autres songent que le Vohitra Marina vient au fait par son étendu topographique. « *Vohitra* » qui est une « *cité* » et « *Marina* », géographiquement cela veut dire « *plat* ». Alors, on obtient Vohimarina²¹.

- *Sakalava Haova (Hova)*

Sur le plan statistique, cette ethnie est minoritaire. Ces Sakalava Haova résident dans la partie Sud de Vohémar, plus exactement à 18 km de la ville et se situe à 2 km environ de la côte. Il paraît que la naissance de cette ethnie a vu le jour pendant le règne du Roi Radama 1^{er}. La dynastie Merina dans cette époque a voulu faire une application de la politique d'unification des malgaches. C'est lors de cette expédition que Radama fit bâtir son poste militaire à Amboanio où il installa le Commandant Andrianavalona. La majorité de ces soldats sont restés à Vohémar et constituent la couleur de l'ethnie Merina dans ce comté. Ces ethnies respectent la tradition du Sakalava Anjoaty et ont eu non seulement retenus les fady de celle-ci mais elles ont aussi assimilé les leurs avec cette nouvelle ethnie qu'ils ont fait alliance. Or, la tradition malgache veut que les descendants patriarcaux peuvent surpasser les fady de leur côté maternelle. Par exemple, si le père est merina et que la mère est une Sakalava Anjoaty, leurs enfants peuvent manger du porc (alors que cet animal est strictement interdit par les Sakalava Anjoaty). Mais dans le cas contraire, l'enfant issu de cette alliance ne pourra jamais manger ce porc. Force est de noter qu'il ne faut pas confondre ces Sakalava Haova aux taux élevés des Merina (les mpivaro-mandeha surtout) depuis l'année 90 qui se sont migrés dans ce lieu. Avec leur fierté, ils ne se mélangent pas avec les originaires ni avec les Sakalava Haova ; ils ont le sens d'intégration et la connaissance de bon sens mais ils

²⁰ RADAMA 1^{ER}, Roi de Madagascar, fils d'Andrianampoinimerina faisait une expédition vers Avril – Juin 1823

²¹ Vohi(tra) + Marina = Vohimarina (littéralement : au-village-plat)

ne se marient qu'entre eux. Contrairement à l'ethnie Merina et/ou Hova sur la haute terre, les Sakalava Haova ne font pas de l'exhumation.

Chapitre V : Caractéristiques et spécificités de la culture du Sakalava Anjoaty

II.1.1 Période de grossesse – Accouchement

Une fois qu'une femme Sakalava tombe enceinte, qu'elle le veuille ou non, elle doit se soumettre à la tradition tout au long de sa grossesse, si elle veut vraiment que son accouchement soit bien à terme. Si la fille ou la femme en question demeure encore dans la maison de sa mère, celle-ci doit la surveiller de tous ses faits et gestes. Mais si elle demeure dans la ville où se trouve son époux, elle doit rentrer chez sa mère dès son 3^{ème} mois surtout s'il s'agit encore de sa première grossesse. Les trois premiers mois, elle peut encore faire et manger tout ce qu'elle veut ou tout ce qu'elle désire. Mais à partir de ce troisième mois, on l'interdit de ne plus manger du poulet, boire du lait, le anagna mafana, les épices, les aliments cuits avec le coco, les aliments mous comme le sabeda ou soso, ... En l'occurrence, quant à son époux ou le père de l'enfant, il ne doit plus égorger ou tuer des animaux. Il lui est aussi interdit de voir et de toucher le corps d'un défunt. Pourtant, il peut assister aux funérailles.

En outre, lors de cette grossesse, même si la femme a grandi dans la ville, c'est-à-dire ayant la connaissance du bien fait de la médecine moderne, elle préfère presque toujours accoucher chez la matrone. Cette dernière possédant un don quasi divin. Elle exerce des traitements purement traditionnels et très pratiques et efficaces. Elle pourrait prédire l'enfant que la femme porte s'il est de sexe masculin ou féminin sans avoir recours à l'échographie alors qu'il lui suffit de poser sa main sur le ventre de sa patiente. Elle peut également prédire sans aucune erreur le mois et le jour où cette femme va accoucher en lui disant en toute franchise et avec une manière respectable sans que sa patiente ne soit traumatisée si son accouchement va se dérouler à merveille ou non. Bien que les matrones soient nombreuses dans cette ville, la femme enceinte ne doit plus aller d'une matrone à l'autre. Elle n'a droit qu'à une seule matrone. La première qu'elle consulte serait la seule jusqu'à ce qu'elle accouche.

Il lui est interdit d'accoucher dans la grande maison²². Elle doit le faire strictement dans « lakoziny » (la cuisine). Après l'accouchement, elle doit directement aller dans une

²² Grande maison composée de deux ou quatre chambres ou « *Tragno Be* », c'est là où les Sakalava Anjoaty reçoivent leur invité, là où ils se couchent. Tout ménage possède deux ou trois maison ou plus. Cette *Tragno Be*

rivière ou dans un cours d'eau le plus proche pour se laver et/ou se baigner. Et voici quelques étapes qu'elle doit faire pour aller dans cette rivière : elle doit porter un couteau pour la servir comme arme et ce dans le but de se protéger contre les esprits maléfiques qui chassent et qui aiment les odeurs des femmes qui viennent d'accoucher. Dans cette rivière, pour tremper, elle doit verser de l'eau de la tête au pied mais non l'inverse, en quelques sortes du bon au mauvais. Pour eux la partie haute du corps est sainte. Dans les 24 heures qui suivent, de bon matin, on oblige aussi cette nourrice à se baigner dans la mer pour plus de fortification et de tonification à la sainteté de son corps dans le but de chasser les esprits maléfiques. On appelle les Sakalava Anjoaty des « *Ranginala*²³ ». Puisque comme nous venons de montrer, au lieu de prendre de l'eau chaude ou tiède, la femme qui vient d'accoucher se baigne toujours de l'eau froide. Dans le lieu où se trouve cette femme et son nouveau-né doit toujours avoir un « *vatritra*²⁴ », c'est-à-dire un bâton que l'on sculpte et qui contient au total six traits de trois couleurs différentes successivement l'une après l'autre : rouge, blanche et noire. On obtient à l'aide d'un antrozamena (une pierre à la couleur rouge) une couleur rouge; on obtient ensuite la couleur blanche à l'aide d'une tanifotsy (c'est comme la craie mais elle a un goût un peu gras) et la couleur noire est tirée à l'aide d'un arimbelogno (le résultat du grillage de l'horefo ou harefo ou encore *Eleocharis acutangula* (Roxb.) Schult (c'est une plante et c'est aussi la matière première pour fabriquer les sacs ou les nattes artisanales mélangée à de l'huile de coco). Pendant une semaine, elle doit être enfermée dans cette maison et ne sortir que pour faire ses petits besoins. Et pendant la première semaine, seules les femmes peuvent visiter la mère et son nouveau-né. Celles qui ne sont pas assistées ou qui ne sont pas présentes durant son accouchement doivent être soumises à cette tradition. Celle-ci exige qu'on doit d'abord tremper ou asperger de l'eau propre le devant de la porte et après elles peuvent entrer. Et pendant cette première semaine, les hommes n'ont pas encore le droit d'entrer dans ce lieu.

La première semaine s'achève. A partir de là, tout le monde peut faire leur visite, parents, ami(e)s ou autre. C'est à partir de cette deuxième semaine que la nouvelle maman doit se baigner très tôt le matin ou pendant l'aurore (ou bien avant que le soleil se lève) avec de l'eau chaude, eau chaude qui a été bouillie avec des feuilles de raomba (romba ou *Ocimum*

n'inclut pas la cuisine. Celle-ci se construit à part et se trouve devant la Tragno Be, c'est-à-dire de préférence à l'Ouest du Tragno Be.

²³ *Ranginala* ou *Ranginalo*, ou encore *Ranginaly*, l'appellation varie de l'individu à l'autre, interdiction de se laver ou de se baigner de l'eau chaude ou tiède plus précisément cela signifie ne boire, ne se laver et ne se baigner que de l'eau froide, qu'il soit malade ou non. Le fait d'agir de cette manière leur donne une grande fraîcheur et un grand incroyable soulagement surtout lorsqu'il venait de travailler. A titre d'illustration, lorsqu'il a un maux de tête, il lui suffit de mouiller sa tête avec de l'eau froide et la maladie disparaît.

²⁴ *Vatritra* sert pour aider la mère et son enfant à éloigner les esprits maléfiques.

gratissimum Linné, c'est la famille de LAMIACEAE) et des feuilles de traoha (ou voangy dia, famille de RUTACEAE). Après, on rassemble ces feuilles et on les rince puis elle s'assoit dessus et on les met sur toutes ses articulations : avant-bras, coudes, ...etc. Cette technique purement traditionnelle aide cette femme à se rétablir plus vite.

II.1.2 Naissance

Durant quatorze jours après la naissance, la mère ne jette pas les selles de son enfant et elle doit les emballer dans un petit pagne pour les rassembler ensuite dans un petit panier neuf. Deux semaines tapantes, si l'enfant est du sexe masculin, tous les hommes et les garçons du village vont à la forêt en portant avec eux les selles du nouveau-né. Tous sans exception portent à leurs mains des objets que les hommes du village usent tous les jours tels des haches, des longs couteaux (dans la langue vernaculaire, ce long couteau est appelé « boriziny »), des armes de guerre (lance, sabre,...), des bâtons, des cordes... Pendant cette grande cérémonie, l'oncle de l'enfant se met au premier rang et c'est lui qui porte le petit pagne rempli de la selle. Il les guide et les dirige là où il veut mettre les selles de son neveu. En arrivant dans la forêt, il met les selles auprès du pied d'un arbre que lui-même a choisi et il dit au « Rakakabe » (Grand monstre imaginaire) que ce présent lui appartienne. Et enfin, il brûle ce panier horefy en mettant de l'huile de coco dedans pour faire sortir l'odeur. Ces ports d'armes ou d'objets conçus pour les hommes ont un sens symbolique car une fois adulte, l'enfant n'aurait plus à s'inquiéter du Rakakabe et qu'il pourra sans problème se promener dans la forêt tout seul. Puisqu'il n'est plus l'appât ou la cible du Rakakabe, ses selles lui ont déjà été offertes et ses odeurs sont déjà connues par celui-ci. Si l'enfant est du sexe féminin, le rituel s'avère le même que celui de l'enfant du sexe masculin mais de manière opposante mais le fond reste similaire. Pendant cette cérémonie, ce sont les femmes et les filles du village qui vont dans la forêt en portant des ustensiles de cuisine, ou des objets que les femmes utilisent quotidiennement, d'autres portent sur leur tête des paniers neufs et vides, ou des nattes.

Kamàkamà : rite de bienvenue d'un enfant de trois ou quatre mois

Atteignant son troisième mois pour les enfants de sexe féminin et quatre mois pour les enfants de sexe masculin, leurs parents ainsi que les membres de leur famille l'emmènent au Mpijôro pour le présenter et surtout pour en faire le rituel afférent à cet évènement. Le Mpijôro prend l'enfant, il tient la tête de celui-ci dans sa main droite et la fesse dans sa main

gauche car dans cette position, il peut bien le tenir en le faisant agiter doucement dans le vide. Et au même moment, il le bénit. En l'écouter, on dirait qu'il chante :

"Araiky, aroe, telo, efatra, dimy, enigny : enin-jara ; eni-kavilaomagna. Fito: fito lahy, fito vavy. Andriana, Andriana anao Zagnahary nagnamia zahay i folany..."

Rituel lors de l'apparition de la première dent :

Si ces sont les dents du haut qui apparaissent les premières et si elles sont une ou deux, et aussi si une seule dent du bas se voit sur la gencive, on ne fait pas le rituel mais si c'est les dents du bas qui apparaissent en premier, surtout si c'est deux dents (deux dents en bas, c'est le *velon-kato*) qui en sortent, leurs parents sont obligés de l'amener auprès du Mpijôro pour le bénir. Le jour approprié à cela c'est soit le Sabotsy soit le Tinainy. Pendant le rituel, la mère de l'enfant doit être tressée (Cf. [Figure n°15](#), p. 59) avec sept côtés dans la partie gauche et de même dans la partie droite de la tête. Ce parent doit aussi amener deux pièces d'argent pour servir de pendentif et deux bouts de fil (*taretra*) pour le collier (de préférence un fil blanc). Ainsi, le Mpijôro les met dans une assiette avec de l'eau et fait sa bénédiction. Après, il les met au coup de la mère et de son enfant.

II.1.3 Circoncision

C'est un évènement qui est très important dans la tradition des Sakalava Anjoaty car c'est surtout un moment de rituel pour permettre le passage d'un enfant mâle à la vie d'adultes qui sent qu'il a le même statut que les autres jeunes hommes. Avant ce rituel, l'un des membres de la famille doit « *mandrango*²⁵ » ou faire de « *rasavolagna* » en annonçant à la société que la famille de Jaomiasa et Jaozandry vont circoncire leurs quatre garçons demain. En général, ce rituel ne se fait que solidairement, c'est-à-dire, un seul garçon ne peut pas être circoncis tout seul, il faut qu'il soit au moins deux dans un groupe de société. Ce *rasavolagna* se fait dans la matinée et dans l'après-midi, on amène les garçons dans la rivière pour les baigner et en présence de toute la société, le Mpijôro donne sa bénédiction, sa prière pour que cette circoncision se déroule à merveille. Une fois que le soleil se couche, après le dîner, c'est la grande fête. On fait une grande veillée, les garçons sont enfermés ensemble dans une même maison et les membres de la famille, ses amis, et le groupe tout entier qui assistent à cette fête tournent autour de la maison où se trouvent ces garçons en chantant et en dansant. On les fait

²⁵ Mandrango (animer) = *rasavolagna* (*rasa* : le radical du mot *mirasa* qui veut dire partager et *volagna* c'est la parole. On a donc, *partage-des-nouvelles*) = c'est aussi le fait d'informer toute la population. C'est à peu près comme le *kabary*.

sortir s'ils veulent faire leurs besoins et puis on les fait rentrer. Et cela se déroule jusqu'à l'aube. Dans la matinée, on fait sortir un à un les garçons dans la maison où ils ont passé la nuit, en présence de toute la famille et de tous les invités, le « *Mpamelogno*²⁶ » ou « *Mpamositry* » avec tous ses matériels se met devant le garçon et l'oncle de celui-ci s'assoit au-dessus d'un pilon et le garçon assit sur ses deux cuisses pour le tenir de toutes ses forces au cas où il résisterait. Autour d'eux, debout, toutes les personnes présentes font de l' « *Antiraomba*²⁷ » (en chantant des chansons pleines de gros mots). Voici, quelques extraits de leurs chansons :

« **Rangoenay (×2) tsy be lio ôh!!!** »

« **Celui que fon va circoncire ne saignera pas beaucoup** »

« **Tady be tsy mivolagna, izahay lehilahy tsy mangôrohôro** »

« Une grande corde qui ne parle pas, nous les hommes ne tremblent (paniquent) pas »

« **I folany milely i reniny eh!!!** »

« Ce gars baise sa mère !!! »

« **Soliaka (×2) tsara fanapahana** »

« Coupe, coupe, aie une bonne circoncision »

Une fois que celle-ci est finie et que tous les garçons rentrent chez eux, sa mère et lui ne mangent que du riz cuit englobé dans des feuilles ou « *handro sarogno* » et ce, jusqu'à ce que le garçon soit complètement guéri. En plus de cela, ce garçon doit avoir une coupe de cheveux portant le nom de « *ihim-boahangy* », c'est-à-dire qu'on coupe ses cheveux à l'aide d'un ciseau²⁸ en donnant une forme de sept cercles

²⁶ Mpamelogno ou littéralement c'est le « viveur » ou aussi c'est celui qui possède le don de circoncision.

²⁷ Antiraomba c'est au même titre que le Ziva excepté que les Antiraomba ne se disent entre eux que des gros mots. Ceux-ci ne sont pas censé et n'auront jamais le but de faire du mal ou de faire toucher en blessant leurs interlocuteurs car les gros mots qu'ils échangent renferment des significations et des sens opposés à ceux qu'ils disent ou à ceux qu'ils prononcent. Par exemple, si un Antiraomba vous dit : « Alako maty anao ty » ou dans la langue Merina « Tsy tiako maizina anao » (ou « Je te hais amèrement »). Son sens est : « Je ne veux pas que tu sois mort(e) ». C'est en quelque sorte une bénédiction. Ils partagent des paix mais de façons très particulier et unique à leur genre.

²⁸ Il est interdit pour les Sakalava Anjoaty d'user la lame sur leurs têtes ou de tracer leurs cheveux à l'aide d'une lame.

II.1.4 Enfance, puberté, adolescence

Les enfants du Sakalava Anjoaty sont en majorité éduqués séparément. Ainsi, les garçons sont la responsabilité de leur père et les filles de leur mère. Les garçons doivent avoir des connaissances précises sur tous les bœufs : mémoriser leur nom, observer leur mode de vie. En général, il faut que les garçons arrivent à ne faire qu'un avec les bœufs qu'ils gardent. Dans la maison, ils dorment dans le même lit que leur sœur, prendre du bois sec sont les seuls travaux qu'ils font quotidiennement pour aider leur mère dans la cuisine. Et toutes les tâches dures leur sont destinées comme labourer la terre, faire des irrigations,... Les filles sont éduquées autrement. Leur éducation se base la plupart du temps dans leur préparation de vie d'adulte. Elles doivent se comporter sagement, être douces et dociles, ne faire que ce qu'on lui demande seulement. Elles doivent obéissance envers leur mère pour que leur voisin soit séduit par les bonnes conduites de ses filles et va les prendre comme futures épouses de leurs fils. Mais des enfants ne sont élevés que par leur mère seulement, alors c'est leur oncle qui se charge de l'éducation de ses neveux.

II.1.5 Demande de mariage, vie de couple

A partir de son jeune âge, dès le début même de sa vie d'adolescence, une fille est déjà prête pour devenir une épouse d'un tel ou tel homme. Et on estime qu'à cet âge, elle atteint déjà presque la maturité. D'ailleurs, si ses parents sont convaincus à laisser sa fille pour les quitter, ils jugent qu'elle ne va pas leur faire des humiliations. Mais avant que ceci soit fait, des étapes demandent à être bien franchies et bien respectées. Les parents de celui qui va l'épouser rendent visite aux parents de la fille en amenant avec eux une sabaoha (ou une lance). Dans cette première rencontre, cette lance est le symbole de la virilité du futur époux et c'est également le signe qu'il pourra garantir sa sécurité. A cet effet, on appelle cette démarche : *magnanki-tsabaoha* (Magnanki-tsabaoha, se fait uniquement lors de cet événement en guise de respect de l'autre famille qui va demander la main de la fille, envers ses parents, et qu'on peut leur faire confiance car après quelques jours ils vont revenir pour amener ce sabaoha et la fille avec eux. Cela veut dire aussi et surtout que la maison où il y a ce sabaoha signifie que la fille dans cette demeure est déjà réservée et/ou offerte pour une autre famille). Une fois que ce *fagnankignan-tsabaoha* est faite, les deux parents passent maintenant aux choses sérieuses, c'est-à-dire avancer dans la discussion concernant la dot ou le « *fehim-bazagna* » et le « *togno-kariagna* ». Le premier consiste à la promesse qu'ils vont bien la prendre comme épouse en offrant des sommes d'argent et le second, c'est au même titre que le premier mais au lieu d'argent ils donnent des bœufs. Actuellement, rares sont les gens qui

donnent de bœufs surtout dans la ville urbaine mais dans le milieu rural, ce second est encore très praticable et aussi le plus recommandé.

II.1.6 Mort, funérailles, enterrement

Les rites et coutumes funéraires, dont le caractère est éminemment social, sont le reflet de la conception religieuse ou philosophique d'une société. Le comportement humain face à la mort varie d'une société à l'autre. Mais l'enjeu reste le même : il en va autant de la survivance de l'esprit ou de la mémoire du défunt que du mieux-être des survivants pour lesquels ces observances ou ces pratiques remplissent une importante fonction psychologique et symbolique. L'étude de la façon dont les différentes cultures traitent leurs morts, permet une meilleure compréhension de leur philosophie de la vie. La diversité de ces pratiques apparaît comme autant de réponses apportées à la question de l'existence d'une vie après la mort. Ainsi, s'agissant de l'ethnie du Sakalava Anjoaty, on peut relever ces quelques traits distinctifs. Les morts²⁹ sont toujours présents dans la vie quotidienne, dans les pratiques rituelles et thérapeutiques, bref, à chaque instant de l'existence. De son vivant, chacun aspire à devenir ancêtre bénéfique.

Mort (Faty)

La mort est la séparation radicale du corps et de l'âme. Elle est la clé qui donne accès à l'univers des défunts dans la mesure où les rites funéraires permettant de devenir ancêtre ont été bel et bien accomplis, sur le fond et sur la forme. Des plaintes se font entendre dans le foyer du défunt. La maison et la cour du défunt sont pleines d'hommes et de femmes. Celles-ci pleurent et répandent des lamentations. Les rites ancestraux de la mort du Sakalava Anjoaty sont exprimés par des phases d'émotions, d'abattement et de tension, de la mélancolie et de la tristesse. Ce caractère est généralement vu dans la majorité des cas de toutes les ethnies malgaches. Mais ce qui la différencie, c'est sa manière de traiter la mort avec du respect suivi de peur. Si l'individu qui décède est une femme, ce sont les femmes qui la font baigner et la rhabiller avec des lamba gaora. Et si c'est un homme, ce sont les hommes qui s'en occupent. Tout d'abord, si un individu est mort, on ne fait recours même pas à la radio pour annoncer l'évènement ou pour aviser les gens. La triste nouvelle court vite. Et cela se fait grâce au « téléphone arabe », c'est-à-dire d'une oreille à une autre. Et pour y assister, tous ceux sans

²⁹Jacques BRANDIAS, Georgius GRUCHET, Philippe REIGNER *et al*, *La mort et les morts* à l'île de la Réunion et dans l'océan Indien, édition l'Harmattan, 2004

exception, enfants ou jeunes et surtout les vieux, doivent porter des *kisaly salovagna*³⁰ pour les femmes et du *kisaly* pour les hommes. L'immolation de zébu est traditionnellement mise en exécution. Ainsi, tous ceux qui sont présents sont invités à manger le riz et le hena ritry avec les membres de la famille. On les invite pour le repas et pour le dîner. Les cafés, les thés et les alcools sont servis dans la soirée pendant la veillée. Concernant le défunt, ceci doit être posé sur une natte neuve au lieu d'un lit comme le cas de certains Malgaches et évidemment avec des lamba gaora très propres. Son emplacement est au milieu de la maison et sa tête doit pointer le nord, autour de lui, excepté du côté de sa tête, se trouvent les femmes plus âgées que l'on appelle les « Andriambavilanitra » (ou les Reines-des-cieux), de jour comme de nuit et ce, jusqu'à l'enterrement ; ces grandes dames se mettent d'accord pour le tour de garde. Là où se trouve le défunt, plus précisément la maison où l'on fait ses funérailles est appelé « Alidà ».

Funérailles (Fiambaisam-paty)

En général, la veillée ne se fait pas plus de trois jours sauf si les membres de la famille du défunt en question sont à l'étranger ou se trouvent à des centaines de kilomètres hors de la ville. En attendant ces gens, ils prolongent la durée de la veillée. Le don d'argent (ou dans la langue vernaculaire, tato-bato) ou le moment dont ils amènent celle-ci doit se faire pendant que le soleil monte, c'est-à-dire de 6h à midi. Au-delà de cette heure, ils ne reçoivent plus ce don. Les visites et les kabary de consolation qui vont avec ne se font que seulement pendant toute la journée. Une fois que le soleil se couche, ils ne reçoivent plus de gens. Cela apporte la malchance, disent-ils si la visite se fait dans la nuit, car le défunt n'est pas un enfant de l'obscur. Puisque la nuit, signe du mal, est fait pour accompagner le défunt dans sa préparation vers sa nouvelle demeure. Pour faire part de tous les programmes sur lesquels la famille s'est mise d'accord, il désigne un homme qu'il connaît ou pour la plupart de temps, c'est le Mpijôro qui exerce cette tâche. Et celle-ci n'est autre que le Rasavolagna ou le Kabary. Et c'est après de ceci que les cafés, les thés et les alcools sont servi. Dans le Alidà³¹, les hommes et les femmes jouent des dominos, des cartes et discutent ou font des devinettes.

³⁰ Pour les merina le Kisaly c'est le lambahoany. Le port de ceci est obligatoire, les femmes mettent du kisaly pour couvrir ses poitrines et ses chevilles et salovagna pour couvrir sa tête. Le kitamby pour les hommes sert à couvrir ses parties bas du corps, c'est-à-dire de la hanche jusqu'aux chevilles. D'ailleurs, non seulement à ce rituel mais à chaque évènement, que ce soit du bon ou du mauvais, les Sakalava Anjoaty s'habillent ainsi car ce style et ce mode de s'habiller est d'ordre culturel.

³¹ Alidà ou langara c'est en quelques sortes une maison mais elle n'a pas de mur et elle ressemble à une toile de tente des arabes sauf au lieu des hisser les voiles, ils hissent de la bâche pour les maintenir contre le soleil et pour couvrir de la pluie.

D'autres chantent le *Antsa* (chanson traditionnelle) et il se peut aussi que les louanges saintes dans le Fihirana ou Dera sont autorisées si le ou la défunt(e) est chrétienne. De jour comme de nuit, tout individu n'est pas autorisé à faire quoi que ce soit tout seul. Il doit se mettre à deux pour toute chose qu'il va entreprendre. Par exemple, s'ils font une cuisson de riz, ceci doit se faire à deux dont l'un s'occupe du feu et l'autre s'occupe de ce qui est dans la marmite. Les hommes cuisent la viande de zébu et les femmes s'occupe la cuisson de riz. La signification de ceci est que le défunt est supposé être incapable d'achever tout seul la difficulté des passages qui l'attendent pendant son voyage dans l'au-delà. Et sur ce, les vivants l'aident de façon symbolique en évitant d'être solitaire. La croyance veut qu'en agissant ainsi, le défunt se sent accompagné et entouré des gens qui l'aiment et non d'être marginalisé.

Avant de quitter son foyer ou la demeure qui ont été faites ses funéraires, le Mpijôro tient dans de ses mains une pièce d'argent, en s'agenouillant, il fait un petit bruit (ces deux pièces lui servent de petite clochette) auprès de l'oreille droite du défunt en lui prévenant qu'ils vont l'amener dans la demeure de ses ancêtres. L'appellation de ce rite est « *mikigny* » (faire sonner ou une onomatopée à l'aide de ces deux pièces d'argent). C'est le dernier adieu que l'on fait au défunt avant de quitter définitivement sa demeure. Si le défunt est mort pour un motif incertain, ce rite de mikigny est aussi le fait de donner une motivation au défunt le plein droit de chasser les sorciers ou ceux qui sont responsables de sa mort. C'est également le fait pour lui conseiller de ne plus apparaître à l'un des membres de sa famille. On lui fait apporter un couteau ou un sabaoha (une lance) comme étant ses armes pour traquer ses assassins et un gobelet de riz comme provision. En ce moment, tous les gens se taisent mais cela n'empêche pas certains de pleurer car c'est à ce moment-là que les membres de sa famille sont convaincus qu'il va les quitter à jamais.

Enterrement (Fandivainagna)

L'enterrement ne se fait pas tous les jours comme le bon leur semble. Mais il doit respecter les jours fady. Surpasser cette tradition entraîne que le défunt ne trouvera plus sa sérénité et son âme ne sera plus jamais en paix. C'est la raison pour laquelle ils font très attention. Faire attention à toutes les démarches funéraires depuis son bain jusqu'au jour où l'on va l'enterrer. Les jours fady sont généralement le Talata, le Zoma ; à part cela, tout est permis. Puisque les Sakalava Anjoaty sont des fous amoureux de la mer, leur tombeau ancestral se trouve le long de la côte. Et la tradition exige que pour amener le défunt auprès de ses ancêtres, on doit emprunter le bord de la mer et tous ceux qui vont l'amener doivent se

rendre à pied. Sans cercueil, quatre hommes le portent avec une sorte de placard taillé en bois (de préférence, le bois de bambou). Derrière eux, le Mpijôro et à ses deux côtés les membres de la famille les plus proches du défunt puis après le peuple. Ces derniers portent des ficelles de lamba gaora. Il faut aussi noter que les Sakalava Anjoaty ne doivent pas emprunter le même chemin que le défunt a pris, c'est-à-dire si le défunt a été trouvé mort dans la mer et qu'on l'a apporté dans sa demeure pour les funérailles, ce chemin qu'ils ont parcouru n'est plus autorisé à être emprunté deux fois, c'est-à-dire lors du jour où ils vont l'enterrer car cela porte malheur. Ils doivent emprunter une nouvelle route qui les amène à leurs tombeaux en évitant à tout prix de ne plus mettre le pied là où ils ont mis leurs pieds pour l'avoir amener dans sa demeure familiale. Arrivant dans le tombeau ancestral, le Mpijôro dit (ou mirasa volagna, dans leur langue vernaculaire) à toutes les ancêtres qui y demeurent pour les informer qu'ils ont un nouveau venu en leur disant son nom, son âge, son père et sa mère, ses ancêtres, la cause de sa mort, le jour de sa mort. Avant de l'enterrer, le Mpijôro encore une fois prend les deux pièces en argent et font les mêmes gestes qu'il a fait en quittant la demeure du défunt mais cette fois-ci, il demande aux ancêtres de l'inviter comme il se doit auprès d'eux, il recommande aussi au défunt de demeurer à jamais dans son nouveau monde, il prie de ne plus aviser de hanter ses membres de famille qui sont encore en vie. Il est à préciser que les Sakalava Anjoaty font une inhumation dans le sable de la plage et au lieu de remplir du sable au-dessus du défunt, ils préfèrent mettre des coraux. Une fois que tout cela est bel et bien terminé, avant d'aller tous rentrer à la maison, le Mpijôro fait son au revoir (mirasa volagna) auprès de leurs ancêtres. Sans se bousculer, tout le monde sort du cimetière, en faisant comme ils ont fait en entrant dedans, c'est toujours le Mpijôro qui entre en premier et c'est lui encore qui en sort le premier et les autres le suivent.

II.1.7 Jôro vangy tany manintsy

Ambohitsaina est l'appellation du lieu où s'effectuent tous les préparatifs ainsi le lieu où les gens font le tsimandrimandry (veillée). Comme nous l'avions déjà défini, le jôro c'est en général un sacrifice qui renferme diverses significations et des multiples formes et fonds telles : bénédiction, prière, grâce. Mais ce jôro vangy tany manintsy est en général un sacrifice et à ce moment tout sentiment ou toute émotion de tristesse sont strictement interdits. C'est une grande cérémonie : la Fête.